Proprettaire-Gerant ALFRED REBOUX ABONNEMENTS:

Roubaix-Tourcoing: Trois mois. . 13.50 Six mois. . . 26.»» » Un an . . . 50.»»

Nord, Pas-de-Calais, Somme, Aisne, La France et l'Etranger, les frais de poste

Le prix des Abonnements est payable d'avance. — Tout abonnement continue, jusqu'à réception d'avis contraire.

ROUBAIX, le 16 Janvier 1880

SOUSCRIPTION

Journal de Roubaix POUR LES

PAUVRES DE ROUBAIX

Hiver de 1879-1880

Comité: Présidents d'honneur

M. le Chanoine BERTEAUX, doyen-curé de la paroisse Saint-Martin; M. HENRY BOSSUT, président du Tribu-nal de Commerce.

nal de Commerce.

Président:

M. Amédés PROUVOST, manufacturier.

Secrétaire:

M. Alfred REBOUX, directeur-propriétaire du Journal de Roubaix.

Trésorier : M. PIERRE DESTOMBES, propriétaire.

M. LE DOYEN de Notre-Dame ; MM. LES CURES de Sainte-Elisabeth, du Sacré-Cœur, du Saint-Sepulcre et de Saint-

eph ; I. SCRÉPEL-ROUSSEL, vice-président de la Chambre de commerce;
M. SCREPEL-CHRETIEN, président du
Conseil particulier des Conférences;
M. PIERRE CATTEAU, conseiller général;
M. HUND, PHENDE pégogiant.

M. HENRI BUISINE, négociant; M. L. WATTINNE-HOŸELACQUE, nég MM. LES PRESIDENTS des Confér enc de St. Vincent-de-Paul;

Total des listes publiées :

76,458,17

Souscription pour les pauvres ouverte par le Journal de Roubaix

Un bureau central de distribution

est ouvert rue Saint-Georges, 36.
Les souscriptions continuent à être reçues dans les bureaux du Journal de Roubaix.

BOURSE DE PARIS (Service gouvernemental)	16 JANV.	15 JANV.
3 0/0	81 40 ./. 82 90 ./. 114 50 11655./.	82 85 ./. 11300./.
Service particulier	16 JANV.	15 JANY.
Act. Banque de France.	3250 00	
» Société générale, .	555 00	
» Crédit f. de France.		
» Chemin autrichien.	578 00	
» Lyon	1170 00	
» Est	716 00	
» Ouest	762 00	
» Nord	1490 00	
» Midi	860 00	
» Suez		745 00
5 % Péruvien	193/8	191/8
Act. Bang. ottom. (anc.)	000 00	000 00
» Bang. ottom. (nouv.)	532 00	535 00
Londres court	25 19 00	25 20 50
Créd. Mob. (act. nouv.)	656 00	657 00
Turc	10 15	10 20

DEPECHES COMMERCIALES
New-York, 16 janvier.
Change sur Londres, 4,81 75; change sur
aris, 5,20 »»; 100.

Paris, 5,20 »»; 100. Cafe good fair, (la livre) 15 3/4, 16 »/». Cafe good Cargoes, (la livre), 16 3/8, 16 5/8. Ferme.

Dépèches de MM. Schlagdenhaussen et C représentés à Roubaix par M. Bulteau-Gry-

monprez:

Ventes 2.000 balles. Marché ferme princi-palement livrable.

Liverpool, 16 janvier.

Ventes 8,000 b. Marché inchangé.

New-York, 16 janvier.

Coton 12 7/8.

Coton, 12 7/8.
Recettes f02.000 b.
New-Orléans low-middling
Savannah

Feuilleton du Journal de Roubaix

SANS FAMILLE

PREMIÈRE PARTIE

répondre ; nous devions être au milieu d'une plaine, car mes yeux se perdirent dans des profondeurs sombres sans que rien les arrêtât, ni arbres ni maisons; le vide autour de nous; pas d'autre bruit que celui du vent sifflant ras de terre dans les

comme je ne répondais pas, car je n'osais pas dire que je ne voyais rien, il se remit en marche.

Quelques minutes se passèrent en silence, puis il s'arrêta de nouveau et me demanda ncore si je ne voyais pas de bouquet d'arbres. Je n'avais plus la même sécurité que

yeux, dit Vitalis.

- Je vous assure que je ne vois pas d'ar-

R

UN NUMERIO 18 GENTINES

MONITEUR POLITIQUE, INDUSTRIEL & COMMERCIAL DU NORD

Le JOURNAL DE ROUBAIX est désigné pour la publication des ANNONCES LÉGALES et JUDICIAIRES

BULLETIN DU JOUR

M. Gambetta restera président de la Chambre. Toutes les rumeurs concer-nant son refus d'accepterla présidence ont pris fin devant un fait matériel. M. Gambetta a occupé le fauteuil, dès l'ouverture de la séance d'hier. Cette l'ouverture de la séance d'hier. Cette résolution n'a été prise, il est vrai nous dit l'Agence Havas, qu'à une heure assez tardive. On prétend que M.Gambetta ne s'est décidé qu'au dernier moment, dans la matinée, ce qui explique le silence qu'il a gardé, contrairement à l'usage en prenant possession du fauteuil. L'incident que l'on annoncait se trouve donc démenti et la sescait se trouve donc démenti et la ses-sion qui s'ouvre sera dirigée par le

même bureau que l'an dernier. M. Gambetta a prononcé toutefois une allocution après la nomination des secrétaires et des questeurs. Mais il s'est borné à formuler des remerciments n'ayant aucun caractère politique. M. Baudry-d'Asson est ensuite monté à la tribune pour interpeller M.Lepère au sujet de la révocation des maires de la Vendée.

Plus susceptible que M. Gambetta, le général Ladmirault, auquel le Sénat a marchandé hier les suffrages dans les élections des vice-présidents, a re-fusé de prendre place aubureau, quand un dernier scrutin lui a donné la ma-jorité qui luî a paru insuffisante. Le Sénat a été obligé ensuite de se séparer, n'étant pas en nombre pour siéger utilement.

Le gouvernement s'est enfin prononcé nettement sur les idées économiques, qu'il se propose de défendre lorsque viendra la discussion du tarif général des douanes. M. Tirard, en effet, dans un long discours que nous avons signalé et qu'il a prononcémercredi devant la commission, a exprimé la doctrine du cabinet, et, d'accord avec le cabinet, s'est déclaré libreéchangiste.

M. Tirard a annoncé, en outre, qu'il prendrait le premier la parole lors de la discussion générale des tarifs; il ex-posera, a-t-il dit, les vues du gouvern-ment et les motifs pour lesquels il s'opposerait à la surélévation des droits sur les céréales, le fer, la houille etc. On ne peut que remercier M. le ministre de commerce de sa franchise. Au moins nous voilà prévenus. Le gouvernement ne fera rien pour sauver les industries menacées. C'est clair.

La Porte ottomane a failli se créer une nouvelle affaire avec le gouverne-ment italien. Dans la journée du 12, à l'arrivée du paquebot italien dans les eaux de Constantinople, le ministre de la police, accompagné de gardes, se rendit à bord et déclara au prince Hassan-Pacha frère du khédive, qu'il lui était interdit de descendre à terre et qu'un navire turc était prêt à le rece-

Le prince ayant refusé de quitter le paquebot, le ministre de la police se retira laissant à bord un colonel avec desigardes. Aussitôt le consul d'Italie, informé de cet incident, se rendit à bord et invita le colonel et ses soldats a se retirer : ce qu'ils firent. On per mit en outre au prince dans la soirée

de descendre à terre.

Le lendemain 13, le ministre plénipotentiaire italien, M. Corti, adressa au ministre turc des affaires étrangèau ministre turc des anaires etrange-res, une lettre demandant, à titre de réparation, qu'une lettre d'excuses lui fût adressée et qu'une visite lui fût faite par le ministre de la police. La

Porte a accédé à cette double demande. M. Corti a recu la note qu'il réclamait at la visite du ministre de la police lui a été faite le 14. N'eût-il pas mieux valu agir avec moins de légèreté ? On annonce du Caire que le khédive se rendra à Constantinople au mois

d'avril prochain. Espérons que les choses se passeront d'une façon cour-toise et surtout plus conforme à la loi du droit des gens. La Porte est d'ail-leurs l'objet d'une surveillance de plus en plus stricte de la part des repré-

sentants des grandes puissances. On annonce que le corps diplomati-que s'est réuni à l'ambassade anglaise pour délibérer au sujet de la circulaire de la Porte sur les réformes judiciaires qui ont été introduites en Tur-

JUSTICE! JUSTICE!

On ne voulait pas y croire, et ce-pendant le fait s'est produit. M. Cazot, l'adversaire des Frères d'Alais, le conseil et le soutien dupréfet du Gard, l'homme politique qui, publiquement et à diverses reprises, a fait étalage de sa haine contre les Frères et manifesté son opinion dans l'affaire des écoles congréganistes d'Alais, M. Cacoles congreganistes d'Alais, M. Ca-zot, garde des sceaux, à présidé, hier, le tribunal des conflits dont les voix s'étaient départagées. La voix du nou-veau juge devait faire pencher la ba-

Le juge étant M. Cazot, il ne pouvait exister aucun doute; la cause n'avait pas besoin d'être plaidée, elle était jugée : aussi les honorables avocats des Frères se sont-ils abstenus de prendre la parole, et M. Cazot a pu rendre à son aise un jugement confir-mant les arrêtés de conflits pris par les préfets contre les Frères.

Si un fait d'un caractère aussi scandaleux s'était produit sous l'empire ou sous le maréchal de Mac-Mahon, les feuilles républicaines n'auraient pas eu assez d'indignation pour protester, et dès le lendemain la suppression des tribunaux administratifs, où les fonc-tionnaires sont à la tois juges et par-tis, eût été réclamée avec plus de vio-lence que n'en mettert aujourd'hui les organes gouvernementaux d'attaquer magistrature libre et indépendante

Mais nous, nous sommes à une épo que d'arbitraire où les actes les plus violents, les mesures les plus révol-tantes passent inaperçus dans ce moment de jacobinisme qui nos entraîne chaque jour davantage vers la situation où la liberté, traitée de vieille guitare, sera reléguée au magasin des accessoires, où le droit individuel sera subordonné au caprice administratif, où le contrôle sera remplacé par le bon veuleir, où la justice sera remplace par vouloir, où la justice sera rendue par commission, où les tribunaux épurés rendront des services et non pas des CHARLES DUPUY.

Réception de M. Taine à l'Académie Française.

L'Académie française a procédé hier à la réception de M. Taine, au milieu d'une affluence considérable. Dans son discours l'orateur-a fait l'historique de la famille de Loménie, montré son prédécesseur au milieu des siens, puis au collège et exposé ses débuts. Il raconte ensuite l'œuvre de la Galerie des contemporains illustres dont M. de Loménie, après l'avoir écrite, s'est fait lui-même l'éditeur et qu'il signe avec une exagération un peu ironique: Un homme

de rien, et s'attache à démontrer que la monographie est le meilleur instrument de l'historien. Il continue par une longue étude sur les deux opérations de ce genre entreprises par M. de Loménie, l'une, sur Beaumarchais, qu'il a conduite au terme, l'autre, sur les Mirabeau, qui, après vingt ans de travail, interrompue par la mort, reste suspendue au milieu de son cours. Le nouvel Académicien a terminé son discours par les mots suivants : « La mort s'est jeté à la traverse des travaux de M. de Loménie, dans toutes nos entreprises, c'est-

discours par les mots suivents : « La mort s'est jeté à la traverse des travaux de M. de Loménie, dans toutes nos entreprises, c'est-ellequiest maîtresse de l'issue; nous n'avons en propre que notre volonté de bien l'aire, et nous devons nous estimer heureux quand nous avoir pu achever la moisité d'uie œuvre utile; alors l'œuvre dure, et avec elle le souvenir de l'ouvrier. C'est le lot de M. de Loménie; si l'on essayait de résumer son talent et sa vie avec l'exactitude qu'il pratiquait lui-même, on dirait en deux mots, qui semblent faibles et qui sont forts : il a été honnéte homme et bon historien. »

Les dernières paroles de M. Taine ont été couvertes par les applaudissements unanimes de l'assistance, et M. J. B. Dumas, directeur de l'Académic française a répondu à M. Taine en passant en revue les œuvres du nouvel a cadémic fen les critiques légèrement, mais faisant ressortir combien on trouve la philosophie dans les œuvres de M. Taine. M. Dumas a conclu ainsi : « A force de probité, M. de Loménie avait élevé l'art du biographe à la hauteur d'une magistrature ; puisse-t-il, pour l'honneur des lettres françaises, faire école et rencontrer beaucoup d'imitateurs. beaucoup d'imitateurs.

REVUE DE LA PRESSE

QUINZAINE POLITIQUE

Suite. - Voir le Journal de Roubaix d'avant-hier.
L'an dernier, M.Grévy acceptait la prési-

dence de la République, en dépit de la loi célèbre par laquelle en 1848, il voulait réduire cette présidence à la simple fonction de mi-nistre révocable; il devenait le gardien d'une Constitution à laquelle il avait refusé l'hommage de son vote. Cette année, le voici forcé par la pratique de cette présidence à exercer son arbitrage entre l'opinion du pays et celle du parlement, à choisir luimême des ministres, et, implicitement, à reconnaître que, s'il avait fallu en laisser le choix à la majorité, comme il le souhaitait en 1848, cette majorité n'aurait pu l'opérer. L'expérience est dure, si M. Grévy compare une telle réalité à sa théorie de 1848. Autre désaveu: M. Grévy avait toujours professé la doctrine parlementaire qui assigne au chef de la majorité, non-seulement le droit, mais le devoir de former le ministère, et qui impose au chef de l'Etat l'obligation de respecter ce droit, de faciliter ce devoir. Eh Lien! le chef de la majorité, c'était M. Gambetta, et le chef de l'Etat, M. Grévy, ne lui a peint donné ce mandat nécessaire il n'a pas même eu l'habileté de le lui offrir, pour le lui refuser; il a craint de troubler M. Gambetta dans la béatitude de sa dignité, dans la jouissance de sa dictature civile, dans la préparation de son règne prochain! Si M. Grévy a voulu ménager, épar-gner, satisfaire M. Gambetta, c'est un acte de magnanime désintéressement et de condescendance stoïque. S'il a voulu user d'avance quelques-uns des instruments de M. Gambetta, c'est un calcul dangereux, où peut-être y a-t-il plus de candeur que d'a-

Enfin, en transportant de M.Waddington à M. de Freycinet, du centre gauche à l'Union républicaine, le pouvoir et le gou-vernement, M. Grévy a dépassé un point d'arrêt qu'indiquait la sagesse la plus vulgaire et que la logique parlementaire marquait elle-même : il a omis un degré, la gauche modérée. Quel oubli pour un homme d'Etat qui s'honorait d'observer si sévèrement les regles parlementaires! Et quelle négligence pour un président de

République qui serait soucieux de ne pas laisser le pouvoir descendre trop rapide-ment vers ces extrémités où il s'engloutit !..

Pauvre M. Grévy! répéterions-nous, si nous avions le loisir de nous rappeler qu'à Tours et à Bordeaux il les a vus et suivis d'un regard indigné ou méprisant, dans les étapes de l'infortune nationale, ces mêmes personnages dont il s'entoure maintenant pour gouverner selon leurs conseils et leurs exigences. Il était au premier rang, parmi ceux qui jetaient leur réprobation patric-tique, leur blame libéral, à la face de ces despotes et de ces incapables qui jouaient avec la vie de la France presque expirante et qui lui disputaient, presque parmi les soulfrances de sa misère et les révoltes de son honneur, le droit desparler. Oui, sincèrement, cordialement, nous plaindrions M Grévy d'avoir à subir aujourd'hui leur tutelle et à les laisser tourner à leurs desseins sa propre présidence ; nous le plaindrions de la fatalité dramatique qui ne l'élève à cette suprème magistrature que pour assister à leur triomphe, à leur revanche...

Mais nous plaignons trop la France d'a-bord, pour prendre en pitié M. Grévy. l'imprévoyant et indolent républicain qui veut bien leur servir d'auxiliaire. Car, quant à nous, quand nous apercevons les « fous furieux » de Tours et de Bordeaux ressaisissant les destinées de notre patrie, nous avons peur pour elle. On a beau nous crier qu'ils se sont assagis et apaisés : nous ne croyons pas à leurs vertus, nous ne croyons qu'à la violence de leur orgueil et qu'a l'obstination de leur témérité. Nous nous souvenons combien ils étaient présomptueux, chimériques, hardis, déréglés, absolus, quand ils exploitaient et épui-saient, dans leur dictature de Tours et de Bordeaux, les dernières forces de la France, les dernières efforts de nos armées. Ils ont vieilli, sans doute; mais ils ont vieilli en entretenant au fond de leur amour-propre le'rêve de tout ce qu'ils n'ont pas su, de tout ce qu'il n'ont pas pu ; ils ont changé leurs plans, ils auront d'autres ressources leur imagination est restée la même, et leurs maximes aussi. M. de Fraycinet es toujours l'homme infatué qui, d'ingénieur se transformait en stratégiste, et M. Gambetta d'avocat en généralissime; et, plus grande est aujourd'hui la réserve des richesses et des secours que, depuis 1871, la France a recueillis pour son salut, plus nous redoutons en eux l'emploi de leur

peuvoir. Voilà pourquoi nous avons eu un tressaillement d'épouvante, à l'heure où, avec M. de Freycinet et tout cet état-major ramené peu à peu sur la scène, M. Gambetta a mis la main sur nos affaires étrangères et notre puissance militaire. Ah! sans doute, notre patriotisme est bien délicat, bien susceptible, bien prompt au soupçon et à la frayeur! M. de Bismarck n'a point eu, lui, cet émoi ridicule. Regardez donc, nous disent les journaux de M. Gambetta, regardez avec quel front serein, avec quel visage bienveillant M. de Bismarck considère ce ministère de M. de Freycinet. Ecoutez quels compliments aimables M. de Bismarck a voulu que, le jour de l'an, le prince de Hohenlohe adressât à M. de Freycinet, publiquement et d'une voix si haute. Entendez également ces journalistes officieux qui, de Berlin à Cologne, félicitent la France du bonheur qu'elle a de posséder enfin un ministère si républicain, et qui célèbrent si noblement les mérites de M. de Freycinet avec ceux de M. Gambetta, Et n'est-ce pas la preuve la plus éloquente de cet esprit pacifique et de ce bon vouloir que le consentement empressé avec lequel M. de Bismarck promet d'accueillir

ALFRED REBOUX

Samedi 17 Janvier 1880

Faits divers: » 50 50 c.

Les abonnements et les annonces sont reques à Roubusic, au bureau du journal, à Litte, chez M. Quanté, libraire, Grande-Place; à Paris, chez MM. Havas, Lamitte Et C'e, 34, rue Notse-Dame-des-Victoires, (place de la Bourse); à Bruxelles, à l'Osprie de Publicané.

M. Challemel-Lacour comme ambassa deur?

Nous pourrions répondre à ceux, qui se vantent d'ayoir un ministère si 17,0° kble à M. de Bismarck que l'agrément d'an ennemi victorieux et haineux ne fut jamais, pour un peuplé intelligent et fier, la me-sure de sa propre satisfaction. Nous pourrions nous demander si l'intérêt de M. de Bismarck ne doit pas être, en effet, de sourire à un règne capable de favoriser, il l'espère, quelques-uns de ses derniers sou-haits. Car, comment déplairait-il à M. de Bismarck que la France, en s'enfonçant de plus en plus dans les erreurs sinistres de son radicalisme, s'aliénat l'Europe ? Comment s'offenserait-il que la France eût à la cour de l'empire allemand un ambassadeur isolé? Comment s'alarmerait-il que la France ouvrît d'elle-même à l'horizon et courût, sous la conduite de MM. de Freycinet et Gambetta, le champ des entreprises hasardeuses? Nous serons discrets: nous laisserons sans envie, au parti de M. Gambetta et de M. de Freyeinet, la joie héhontéé avec laquelle il se vante d'avoir la préférence de M. de Bismarck et se flatte d'avoir sa protection. Si ce triste privilège est bien mérité, si M. de Bismarck les pré-fère et les protège vraiment, les histrions ensanglantés de Tours et de Bordeanx, eh bien! la France n'a plus qu'à en rougir; mais il faudra aussi qu'elle s'en inquiète et qu'elle veille. Puisse-t-elle ne pas leur accorder le temps de justifier par des fautes irréparables la prédilection de M. de Bismarck, et Dieu la préserve de faire une seconde expérience de leurs talents, de leur audace, de leur délire!

La France n'a guère été attentive, pendant les derniers jours de l'an, qu'à la création laborieuse de ce ministère devant le-quel les radicaux font déjà surgir des difficultés dont il paraît plus qu'embarrassé, par exemple ia confiscation de la charité privée et ce don de joyeux avenement qu'ils lui demandent, l'achèvement de l'amnistie. Si nous en croyons les mille commentaires des journaux étrangers, l'Europe elle-même s'est vivement préoccupée de ce changement, grâce aux sombres sou-venirs et aux présages également sombres qui accompagnent au pouvoir M. de Frey-cinet et qui devancent M. Gambetta à la présidence de la république. Un seuf evénement, l'abominable attentat dont le roi d'Espagne et sa jeune épouse ont failli être les victimes, a autant ou davantage ému 'Europe : ce n'est pas seulement, outre l'odieux du crime, la gravité de ses effets, qui, à chaque tentative nouvelle, est pour les hommes d'Etat un sujet de méditations et une cause d'alarmes; c'en est surtout la fréquence systématique, c'est l'acharne-ment avec lequel les révolutionnaires s'ingénient à renouveler et à multiplier le régicide, en Russie, en Allemagne et en Espagne, même en Italie. Des autres nouvelles de l'extérieur, les plus importantes pour la France et l'Europe avaient un intérêt moins direct ou plus lointain. A Constantinople, l'activité brouillonne et l'arrogance intempestive de M. Layard commencent à exciter la risée.

Les mémoires indéfinis qu'échangent les négocialeurs turcs et grecs n'étaient plus pris au sérieux que par M. Waddington et M. Gambetta: il ne reste plus que M. Gambetta pour les lire... Dans l'Afghanistan, la fortune de l'Angleterre s'améliore: une victoire du général Roberts a ramené mée anglaise dans Caboul; les bandes afghanes se sont dispersées; cepednant on ne saurait dire que cette campagne soit finie. Quant à la guerre du Chili avec la Bolivie et le Pérou, il faut attendre des télégrammes moins contradictoire s pour en con-

XVI

ENTRÉE A PARIS

Tu ne vois pas une masse noire? Je regardai de tous les côtés avant de broussailles invisibles.

- Ah! si j'avais tes yeux! dit Vitalis, mais je vois trouble, regarde là-bas. Il étendit la main droit devant lui, puis

quelques instants auparavant, et un vague effroi fit trembler ma voix quand je répondis que je ne voyais rien.

- C'est la peur qui te fait danser les

- Pas de granda roue?

lous sommes-nous trompés!

Je n'avais pas à répondre, je ne savais ni où nous étions, ni où nous allions.

- Marchons encore cing minutes, et si nous ne voyons pas les arbres nous reviendrons en arrière ; je me serai trompé de

Maintenant que je comprenais que nous pouvions être égarés, je ne me sentais plus de forces. Vitalis me tira par le bras

- Eh bien! - Je ne peux plus marcher.

 Et moi, crois-tu que je peux te porter si je me tiens encore debout c'est soutenu par la pensée que si neus nous asseyons nous ne nous relèverons pas et mourrons là de froid. Allons!

- Le chemin a-t-il des ornières profon-

- Il n'en a pas du tout.

- Il faut retourner sur nos pas. Le vent qui nous soufflait dans le dos nous frappa à la face et si rudement, qu'il me suffoqua : j'eus la sensation d'une brû-

Nous n'avancions pas bien rapidement en venant, mais en retournant nous mar châmes plus lentement encore.

- Quant tu verras des ornières préviens moi dit Vitalis: le bon chemin doit être à gauche, avec une tête d'épine au carre-

four. Pendant un quart d'heure, nous avancames ainsi luttant contre le vent ; dans le ilence morne de la nuit, le bruit de nos

pouvant à peine mettre une jambe devant l'autre, c'était moi maintenant qui trainais Vitalis. Avec quelle anxiété je sondais le

côté gauche de la route! Une petite étoile rouge brilla tout à coup dans l'ombre.

- Une lumière, dis-je en étendant la

main. - Où cela?

Vitalis regarda, mais bien que la lumière scintillat à une distance qui ne devait pas être très-grande, il ne vit rien. Par là je compris que sa vue était affaiblie, car d'ordinaire elle était longue et perçante la nuit.

- Que nous importe cette lumière, dit-il, c'est une lampe qui brûle sur la table d'un travailleur ou bien près du lit d'un mourant, nous ne pouvons pas aller frapper à cette porte. Dans la campagne, pendant la nuit, nous pourrions demander l'hospitalité, mais aux environs de Paris on ne donne pas l'hospitalité. Il n'y a pas de

maisons pour nous. Allens! Pendant quelques minutes encore nous marchâmes, puis il me sembla apercevoir un chemin qui coupait le nôtre, et au coin de ce chemin un corps noir qui devait être la tête d'épine. Je lâchai la main de Vitalis pour avancer plus vite. Ce chemin était

creusé par de profondes ornières. Voilà l'épine; il y a des ornières.
Donne-moi la main, nous sommes sauvés, la carrière est à cinq minutes d'ici: regarde bien, tu dois voir le bouquet d'ar-

Il me sembla voir une masse sombre, et

pas résonnait sur la terre durcie: bien que ¡ je dis que je reconnaissais les arbres.

L'espérance nous rendit l'énergie, mes moins dure à mes pieds.

Cependant les cinq minutes annoncées par Vitalis me parurent éternelles. — Il y a plus de cinq minutes que nous sommes dans le bon chemin, dit-il en s'ar-

retant.

- C'est ce qui me semble.

- Où vont les ornières?

- Elles continuent droit. - L'entrée de la carrière doit être à gauche, nous aurons passé devant sans la voir; dans cette nuit épaisse rien n'est plus facile; pourtant nous aurions dû comprendre

aux ornières que nous allions trop loin. - Je vous assure que les ornières n'ont pas tourné à gauche.

- Enfin, rebroussons toujours sur nos Une fois encore nous revinmes en arrière, - Vois-tu le bouquet d'arbres?

- Oui, là, à gauche. - Et les ornières ? — Il n'y en a pas.

- Est-ce que je suis aveugle? dit Vitalis en passant la main sur ses yeux, marchons droit sur les arbres et donne-moi la main. - Il y a une muraille.

- C'est un amas de pierres - Non, je vous assure que c'est une muraille.

Ce que je disais était facile à vérifier, nous n'étions qu'à quelques pas de la muraille. Vitalis franchit ces quelques pas, et comme s'il ne s'en rapportait pas à ses yeux, il appliqua les deux mains contre

l'obstacle que j'appelais une muraille et

qu'il appelait, lui, sun amas de pierres. mur: les pierres se st bien un régulièrement rangées et je sens le mortier : où donc est l'entrée? cherche les

Je me baissai sur le sol et suivis la mu raille jusqu'à son extrémité sans rencontrer la moindre ornière! puis revenant vers Vitalis je continuai ma recherche du côté opposé. Le résultat fut le même : partout un mur: nulle part une ouverture dans ce mur, ou sur la terre un chemin, un sillon, une trace quelconque indiquant une en-

trée. Je ne trouve rien que la neige. La situation était terrible; sans doute mon maître s'était égaré et ce n'était pas là que se trouvait la carrière qu'il cher-

Quand je lui eus dit que je ne treuvais pas les ornières, mais seulement la neige, il resta un moment sans répondre, puis appliquant de nouveau ses mains contre le mur, il le parcourt d'un bout à l'autre. Capi. qui ne comprenait rien à cette manœuvre, aboyait avec impatience.

Je marchais derrière Vitalis. - Faut-il chercher plus loin ?

-- Non, la carrière est murée.

- On a fermé l'ouverture, et il est impossible d'entrer.

- Mais alors ? - Que faire, n'est-ce-pas ? je n'en sais

rien ; mourir ici. - Oh! maître.
- Oui, tu ne veux pas mourir toi, tu es

jeune, la vie te tient : eh bien ! marchons, peux-tu marcher ?

 Mais vous?

— Quand je ne pourrai plus, je tomberai comme un vieux cheval. - Où aller?

- Rentrer dans Paris ; quand nous rencontrerons des sergents de ville nous nous ferons conduire au poste de police ; j'aurais voulu éviter cela; mais je ne veux pas te laisser mourir de froid ; allons, mon petit Remi, allons, mon enfant, du cou-

Et nous reprimes en sens contraire la route que nous avions déjà parcourue. Quelle heure était-il ? Je n'en avais aucune idée. Nous avions marché longtemps, bien longtemps et lentement. Minuit, une heure du matin peut-être. Le ciel était toujours du même bleu sombre, sans lune, avec de rares étoiles qui paraissaient plus petites qu'à l'ordinaire. Le vent, loin de se calmer, avait redoublé de force; il soulevai des tourbillons de poussière neigeuse sur le bord de la route et nous la fouettait au visage. Les maisons devant lesquelles nous passions étaient closes et sans lumière : il me semblait que si les gens qui dormaient là chaudement dans leurs draps avaient su combien nous avions froid, ils nous auraient ouvert leur porté.

En marchant vite nous aurions pu réagir contre le froid, mais Vitalis n'avançait qu'à grand'peine en soufflant ; sa respiration était haletante comme s'il avait couru. Quand je l'interrogeais, il ne me répondait pas, et de la main, lentement, il me faisait signe qu'il ne pouvait pas parler.